

Etats d'enfances

Photographies Francesco Zizola

En 1992, en association avec L'UNICEF, Francesco Zizola entreprend une série de reportages sur les multiples formes d'exploitation des enfants. Ce travail, plusieurs fois distingué par le World Press Photo, se poursuit aujourd'hui encore sur les cinq continents.

Un Photo Poche accompagne l'exposition.

Galerie Fait & Cause : du 16 juin au 31 juillet 1999
58, rue Quincampoix - 75004 Paris
Tél : 01 42 74 26 36

Galerie ouverte du mardi au samedi de 13h à 19h

Contact presse - Frédérique Founes
Tél. : 01 49 23 14 43 - Fax : 01 49 23 13 49
Pour Que l'Esprit Vive - 2, rue Léchevin - 75011 Paris

Etats d'enfances

Un regard témoin

" Yeux noirs, que les pleurs de veilles infinies ont rendus vides, regardez au profond de l'âme. "

Carlo Levi, 1960

S'il doit y avoir un futur, il se nourrit de mémoire. Nous vivons souvent sans être capables de reconnaître nos besoins les plus authentiques, et l'un d'eux consiste à comprendre, à connaître, à savoir regarder et voir, à se souvenir.

Francesco Zizola affirme cette nécessité. Ses yeux regardent. Ils regardent surtout les enfants, ils les cherchent dans les coins les plus cachés, proches et lointains, d'un monde global désormais en acte, avec ses complications, ses corrélations, ses injustices.

Ses yeux prennent des photographies qui nous obligent, nous aussi, à voir.

Francesco suit la plus haute des traditions de la photographie ; il s'insère dans une histoire d'auteurs qui ont fait de la participation la motivation de leur vie. Et, de la *concerned photography*, il assume d'abord la méthode, la discipline. L'information préalable, l'étude soigneuse des réalités qu'il se dispose à photographier, l'aident à soutenir l'effort physique et intellectuel que chaque voyage comporte, surtout lorsque la destination est difficilement accessible et dangereuse.

Cet effort est le présupposé indispensable d'une photographie qui sache établir un rapport correct avec le sujet et qui sache comprendre ses propres limites, dans une tentative constante pour les dépasser. C'est un effort que l'on ressent et que l'on apprécie.

Je connais Francesco et j'ai eu l'occasion de suivre de près son travail, ses voyages en Angola, au Bangladesh, au Brésil, en Thaïlande, dans la Sierra Leone, au Soudan, au Kurdistan : les marches forcées, les atterrissages de fortune, les hauts et les bas d'un projet qu'il poursuit depuis de longues années et qui comporte bien des difficultés. (...)

(...) Francesco Zizola croit, non sans ingénuité peut-être, que les photographies peuvent contribuer à changer les consciences et à abattre les injustices. Son travail est parcouru par une motivation idéologique.

Il n'est plus temps de se faire des illusions ni de penser que seule la communication peut changer les consciences et il faut se méfier de tout ce qui risque de transformer en propagande son propre travail : mais un témoignage honnête est toujours nécessaire, plus que jamais peut-être. Nous avons besoin de connaître, de comprendre comment naissent et se développent les injustices, l'absence de droits et comment, dans notre société, cela concerne également les enfants, qui sont souvent les victimes inconscientes d'un monde qui, tandis qu'ils grandissent, les exclut, les met de côté, nie leurs aspirations.

"Le devoir le plus important et, en outre, le plus difficile qui se présente à qui élève un enfant consiste à l'aider à trouver un sens à la vie" écrivait Bettelheim, observateur passionné de l'enfance, de ses rêves et de sa réalité. (...)

(...) L'enfance, bien plus encore que d'autres moments de la vie, ne saurait se répéter ; ce que nous vivons enfants nous marque pour toujours, facilite ou rend plus difficile la réalisation de soi. Voilà ce que nous ont appris des générations de psychologues et de penseurs, ce que nous apprend un Bettelheim, qui a passé sa vie entière à tenter de dépasser la profonde blessure que lui-même avait connue dans sa chair, à surmonter les dommages et à réduire la fracture que lui-même

avait subie, lorsque, jeune intellectuel autrichien, il fut déporté dans les camps de concentration nazis. (...)

(...) Quel équilibre peuvent bien espérer atteindre les milliers d'enfants qui sont contraints à travailler, souvent dans des conditions ignobles, au Brésil, en Inde, en Europe, aux Etats-Unis ? Avant même d'apprécier la vie, ils sont immergés dans la chaîne de la production : ils coûtent moins cher, protestent moins, demandent moins de garanties. Ils sont parfois obligés de vivre dans la rue, seuls, sans logis, et, adultes avant le temps, ils héritent d'un présent sans jeux et sans liberté, mais aussi d'un futur à jamais meurtri.

Il y a environ cent millions d'enfants abandonnés qui vivent dans les rues des mégapoles des pays en voie de développement et l'Organisation Internationale du Travail estime à plus de quatre-vingt-dix millions les enfants de moins de quinze ans qui travaillent. D'après la commission des droits de l'homme des Nations unies, environ dix millions d'enfants de moins de dix-sept ans se prostituent et, toujours d'après les estimations de l'ONU, il y a autant d'enfants africains qui, au cours des prochaines cinq années, sont susceptibles d'être contaminés, dès leur naissance, ou d'être orphelins à cause du SIDA.

Ils sont les héritiers de notre monde. C'est à leur recherche que Francesco Zizola est parti, dans le monde entier : les *meninos de rua* du Brésil, exclus, éloignés, considérés avec suspicion, mais tout autant les soldats enfants de la Sierra Leone, enrôlés dans des armées régulières ou non, à la fois victimes et bourreaux d'autres enfants de leur âge. La guerre ne se contente pas de bouleverser leur vie, elle fait d'eux des protagonistes actifs et, quand elle se termine, comme en Angola, elle laisse derrière elle des lambeaux de mort et de douleur avec ses mines antipersonnel qui ajoutent violence sur violence. Ils sont menacés dans leurs traditions comme dans les monts Nouba, au Soudan, où la guerre civile en cours menace de dégénérer en génocide. Transformés en objets de plaisir, en Thaïlande, ils sont les destinataires de l'attention non requise d'hommes occidentaux, de ceux qui les vendent et les achètent, de ceux qui les torturent et les tuent.

Ces enfants sont nos héritiers, il leur reviendra de gouverner le monde qui les a fait naître, ou bien, et c'est le plus probable, d'y vivre en marge, en exclus. Ils grandiront et porteront en eux la peur qu'ils auront vécue, la colère, la rancœur pour les souffrances qu'ils auront subies et, s'ils parviennent à éprouver encore quelque désir, peut-être s'agira-t-il d'un désir de changement. (...)

(...) Les images de Francesco ont une force symbolique qui va au-delà de la situation photographiée : l'enfant qui, pour apercevoir le monde du dehors, s'accroche à la grille surélevée de sa cellule, dans une prison de Salvador de Bahia, évoque le désir de liberté qu'éprouve tout adolescent quand il en est privé. Il en va de même - et c'est là une de ses images les plus connues qui, en 1997, a été nommée photo de l'année lors du concours World Press Photo - pour la petite fille angolaise qui serre dans ses bras une poupée rudimentaire, devant un mur criblé de balles, avec à ses côtés deux autres enfants, au corps et à l'esprit mutilés par la tragédie des mines : évocation de l'injustice faite à des millions d'enfants contraints par la guerre à vivre dans des conditions inhumaines, cette image symbolise également leur requête d'un futur possible.

Ses photos, déjà fortes lorsqu'elles sont prises isolément, tendent, dès lors qu'on les dispose en séquences, à devenir des icônes. Il y a du silence dans les images de Francesco, des regards bas, de l'attente, de la passivité.(...)(...) Ce sont des photographies dures, elles ne cèdent à aucun sentimentalisme, elles sont bien plutôt remplies de la rage de l'enfance, lorsqu'elle est niée, et de l'indignation de l'auteur.

La photographie sociale, la photographie de dénonciation atteint d'autant plus son but qu'elle entraîne l'observateur à se poser des questions, à s'interroger sur une réalité lointaine, inconnue, à chercher les réponses dans un supplément d'information, peut-être même à s'engager personnellement. (...)

Roberto Koch

Traduit de l'italien par Jean-Claude Zancarini

Plusieurs années de travail ont permis à Francesco Zizola de réaliser ce projet photographique : les enfants du monde à l'aube du troisième millénaire.

Zizola nous offre un panorama sur notre avenir proche, sur ce jour où les tout jeunes garçons et filles d'aujourd'hui mèneront le monde de demain ou au contraire, seront écrasés par lui.

Ces photographies ont été prises dans des pays où l'enfance est en danger et où le droit de l'enfant est trop souvent bafoué.

Les enfants des rues au Brésil

Toutes les six heures, un enfant meurt dans les rues du Brésil. Le "menino de rua" (le gamin des rues) symbolise la misère brésilienne et la cruauté d'une société qui se dit civilisée mais laisse broyer les plus fragiles.

La découverte de cet enfant des rues est une plongée dans la solitude sociale : le "menino" est né d'une catastrophe quotidienne dont les causes multiples s'appellent souvent abandon et impuissance.

Ici, la plupart des enfants savent se servir d'un revolver. Ils ont appris à échapper à la police ou à un escadron de la mort. En fait, ils finissent par voir la vie comme un jeu de vie et de mort.

La situation des enfants et des femmes au Bangladesh.

Parmi les fléaux les plus tenaces et les plus aigus de la planète, beaucoup atteignent leur point culminant au Bangladesh : la misère la plus noire, la surpopulation, le sous-emploi et le chômage, l'urbanisation sauvage, un pouvoir faible, une administration centralisée, les catastrophes naturelles et une détérioration de l'environnement. La discrimination sexuelle, la mortalité infantile, l'analphabétisme presque généralisé, la malnutrition précoce et les

maladies infectieuses sont autant de circonstances aggravantes pour les enfants et les femmes.

Ces drames n'arrivent pas isolés mais surviennent comme une suite inéluctable de causes et d'effets chroniques. Pour les 118 millions d'habitants du Bangladesh, surtout pour les femmes et les enfants qui forment 75% de cette population, la survie, la croissance et la liberté sont des défis immenses à relever.

Le Sida en Thaïlande

La Thaïlande, avec une population de 60 millions d'habitants et une augmentation fulgurante de la maladie, est le pays du monde le plus touché par le Sida.

Les relations hétérosexuelles constituent le principal mode de transmission et la prostitution est responsable de la plupart des cas d'infection.

L'industrie du tourisme sexuel fait prospérer différents secteurs économiques du pays et touche les jeunes femmes et les enfants, ces derniers étant très recherchés par une certaine catégorie de touristes, nombreux en Thaïlande : les pédophiles.

Des programmes de prévention (éducation sexuelle, information sur les conduites sexuelles à risques, distributions de préservatifs...) organisés par les ONG n'ont donné aucun résultat. La région la plus atteinte est le nord-est : dans les bordels de Chinag Mai, Bangkok, Pattaya et Phuket, la majorité des jeunes femmes et des enfants livrés à la prostitution viennent de ces villages des montagnes.

Les naissances de bébés séropositifs augmentent également et multiplient les orphelins exposés à des problèmes d'abandon, de discrimination, de détresse psychologique et d'exclusion.

L'Angola, le drame des mines antipersonnel.

Deux décennies de guerre en Angola ont laissé environ 12 millions de mines antipersonnel de toutes sortes faisant de l'Angola le pays le plus miné d'Afrique. Ces mines terrestres et antichars ont été posées aussi bien par les Portugais et l'armée de Libération, que par les troupes

du gouvernement et les rebelles de l'UNITA, ou encore par l'armée cubaine et les mercenaires sud-africains. Les ravages causés furent dramatiques pour la population civile : 70.000 personnes amputées, dont environ 8.000 enfants de moins de 5 ans. Chaque semaine on compte plus de 150 nouvelles victimes.

Les calculs statistiques montrent que chaque enfant angolais de moins de cinq ans est menacé par environ 6 mines et chaque habitant par une. Les femmes et les enfants sont les premières victimes de ces engins meurtriers disséminés le long des sentiers, près des points d'eau et dans les régions agricoles les plus productives. C'est en mendiant dans les rues des villages et des villes que ces milliers d'infirmes tentent de survivre.

Les Noubas : un peuple confronté à l'intégrisme musulman.

Le territoire des Noubas est une enclave entre le désert et les montagnes du Soudan. Région isolée, harcelée et minée, dévastée par les bombes elle est le témoin d'une guerre civile meurtrière entre les guerrilleros du SPL (l'armée de Libération du Soudan) et l'armée soudanaise. Après l'indépendance du Soudan, en 1956, beaucoup de terres cultivables ont été arrachées aux Noubas, les forçant à chercher refuge dans les montagnes. Le gouvernement de Khartoum entreprit alors une opération d'extermination systématique contre les Noubas, perpétrant un génocide responsable d'1.300.000 morts et de plus de 3.000.000 d'exilés. Un million et demi de Noubas vivent désormais dans le sud du Kordofan, répartis en 52 tribus aux religions, traditions, langues et coutumes diverses.

Ils subissent souvent des brutalités et des abus sexuels dans ces "Camps de la Paix" où l'armée soudanaise les force à se rendre : une situation tragique dans l'un des pays les plus pauvres du globe depuis que le gouvernement soudanais a déclaré une guerre sainte en 1992.

Les enfants esclaves : une réalité brésilienne.

Combien d'enfants travaillent aujourd'hui dans le monde ? Des estimations récentes avancent un chiffre entre 100 et 200 millions.

Selon une recherche menée par l'IBGE (Institut Brésilien de Statistiques) il y aurait 3.500 000 enfants de moins de 14 ans qui travaillent dans différents secteurs économiques. Cette réalité est tolérée par les autorités administratives et politiques, celles-là même qui devraient faire respecter les lois interdisant le travail des enfants. Aujourd'hui des enfants assument à longueur de journée des travaux dangereux sans autre salaire qu'un morceau de pain ou un abri de chaume. Le marché mondialisé entraîne-t-il nécessairement une certaine forme d'esclavage ?

Aral, une mer à l'agonie.

Le lac du bassin d'Aral fut l'un des quatre plus grands lacs du monde, mais il a perdu la moitié de sa superficie d'origine et les trois-quarts de son volume car, pour faire pousser du coton dans le désert, les hommes ont détourné sans mesure le cours des rivières. Aujourd'hui 20 espèces de poissons, sur les 24 qui existaient, ont disparu des eaux du lac.

Chaque année le vent amasse dans le lit asséché du lac 40 à 150 millions de tonnes d'un mélange toxique fait de poussière et de sel pour le répandre ensuite sur les terres agricoles de la région, abîmant ou ruinant ainsi les récoltes. Le niveau des rivières est trop bas, les sels et les substances chimiques toxiques (engrais, herbicides, pesticides et métaux lourds) sont de plus en plus concentrés et par conséquent les ressources d'eau potable deviennent dangereuses pour la santé et provoquent la prolifération rapide des maladies.

Les premiers martyrs de cette tragédie sont les enfants. Ceux qui survivent sont atteints de malformations congénitales, de symptômes d'anémie ou, pire encore de leucémie.

Des scientifiques soutiennent que si aucune mesure n'est prise pour renverser l'évolution actuelle, dès 2010 le lac ne sera plus qu'un souvenir.

Les enfants victimes de la guerre au Sierra Leone.

Tant que la guerre civile entre le gouvernement et les troupes rebelles

du Front Unifié de la Révolution se poursuit, la situation des civils ne cesse d'empirer. Dans un pays de 4 millions d'habitants, 340.000 sont réfugiés en Guinée et au Libéria, et 1,5 million survivent dans les plus grandes villes du Sierra Leone sans aucun service sanitaire ou social. Dans le sud du pays, l'intensité du conflit est telle que, selon les informations disponibles de l'UNICEF, 22% de la population souffre de malnutrition et 35 enfants meurent chaque jour.

Les enfants sont les premiers touchés par cette guerre : 700.000 sont réfugiés et 3.000 sont orphelins. 13% des nouveaux-nés meurent avant un an et parmi les plus d'un an, au moins 5% n'atteindront pas cinq ans.

Pire encore, 2.500 enfants de moins de 18 ans participent aux combats dans un camp ou dans l'autre.

La lutte pour la survie du Kurdistan en Irak.

L'immense patrie des Kurdes avec ses 380 000 km², s'étend sur la même superficie environ que l'Allemagne et l'Angleterre réunies ou encore que le Texas tout entier. Le peuple kurde est singulier : c'est en se réfugiant dans les montagnes qu'il a pu survivre et la symbiose entre ces gens et leurs monts a été si forte que les deux mots sont devenus synonymes : le pays kurde s'achève là où commence la plaine.

Au Moyen-Orient, les Kurdes forment le quatrième groupe ethnique après les Arabes, les Perses et les Turcs. Ils se concentrent aujourd'hui surtout en Turquie, en Iran, en Irak, en Syrie et dans l'ancienne Yougoslavie. Leur droit de constituer un pays indépendant leur est toujours refusé.

A moins d'une catastrophe, dans quelques années, le nombre des Kurdes va dépasser celui des Turcs, devenant ainsi le troisième peuple du Moyen-Orient et, si la tendance démographique actuelle se maintient, dans cinquante ans environ, les Kurdes seront l'ethnie majoritaire en Turquie même.

Biographie

Francesco Zizola

Né le 20 décembre 1962, italien, il vit à Rome.

Il a suivi des études classiques (anthropologie et ethnologie) à l'Université de Rome.

Depuis 1981, il est photographe ; pendant les premières années et jusqu'en 1986, il se consacre surtout à la mode et à la publicité, puis au photojournalisme, publiant dans des magazines italiens et internationaux comme Panorama, Epoca, Newsweek, Life, Stern, The European.

De 1989 à 1991, il couvre l'actualité internationale avec des reportages en Albanie, Corée du Nord, Roumanie, Allemagne, Kenya, Israël, Russie, Yougoslavie.

En 1992, il commence son travail sur les enfants à travers le monde.

En 1994, il publie le livre Ruas (Rues, Gruppo Abele editions, Turin) sur les enfants des rues au Brésil. La même année il rejoint l'équipe de Contrasto, basée à Rome.

En 1995, il reçoit le premier prix du World Press Photo dans la catégorie "People in the news".

En 1996, il est l'heureux lauréat du Visa d'or à Perpignan, pendant le Festival International du Photojournalisme.

En 1997, il gagne le World Press photo de l'année avec sa photographie illustrant la tragédie des mines antipersonnel en Angola.

En 1998, il est récompensé du 1^{er} et 2^{ème} prix du World Press Photo dans la catégorie "General News" pour son travail au Kurdistan.

Depuis le début 1999 Francesco Zizola poursuit son projet sur l'enfance dans le monde à l'aube du nouveau millénaire. Membre de l'Agence Contrasto il travaille en étroite collaboration avec elle pour l'ensemble de cette enquête.

Expositions

1995 : "Ruas" (Rues). Milan, avec le Comité italien de L'UNICEF. Après Milan, l'exposition circula en Italie dans plusieurs villes dont Bologne et Naples.

1996-1997 : "Au Palazzo delle Esposizioni", dans la grande exposition "Focus on children" organisée pour le cinquantième anniversaire de l'UNICEF, une grande partie de son travail fut montrée (plus de 70 photos).

1997 : Perpignan, Festival Visa pour l'Image - Milan, Arengario di Palazzo Reale - Amsterdam, la Fondation World Press - Naarden (Hollande), le Festival de Photos des Pays-Bas - Bologne, Fête de l'Unité.

1998 : Naples, Cloître de Sainte Claire - Giffoni, Festival de cinéma.

Livres

Ruas, Turin, Gruppo Abele, 1994

Obiettivo Infanzia, Rome, Contrasto, 1996

Sei Storie di bambini, Rome, Contrasto, 1997

Pour Que l'Esprit Vive et les petits frères des Pauvres

un partenariat social et artistique

Toutes deux fondées par Armand Marquiset, ces associations exercent leurs actions dans des domaines différents mais entretiennent entre elles des rapports de complémentarité, notamment par la réalisation de projets culturels, à travers la participation de certains de leurs dirigeants.

Une véritable communication sociale basée sur la photo a été conduite depuis dix ans par les petits frères des Pauvres, sous la direction de Michel Christolhomme, délégué de cette association et également président de Pour Que l'Esprit Vive.

La création d'une galerie de photos sociales par Pour Que l'Esprit Vive s'inscrit donc dans la continuité de cette action. Créée en 1932, cette association, reconnue d'utilité publique en 1936, a pour objet à la fois d'aider les artistes et les intellectuels à réaliser leur vocation et de contribuer au développement du mouvement social par la promotion artistique.

Parmi les activités les plus importantes de Pour Que l'Esprit Vive actuellement, outre celles qui consistent en aides individualisées, il faut retenir l'accueil d'artistes en résidence au Domaine de La Prée dans le Berry et le soutien apporté à un orchestre de chambre "Les Musiciens de La Prée".